

repandre les rames quand on s'aperçut que Gaston manquait à l'appel. Au lieu de monter dans l'embarcation, il venait d'exécuter, avec son aisance habituelle, un plongeon qui l'en éloignait.

— Eh bien ! lui dit le comte quand il reparut à quelques toises plus loin, à quoi vous amusez-vous, Monsieur de Saint-Pons ? Arrivez donc par ici.

— Merci, Monsieur le comte, lui répondit-il, je ne rentre pas par le même chemin que vous.

Et il se dirigea vers le large avec la même agilité que s'il n'avait pas déjà fait ce trajet. Clémence le suivit du regard ; son attention était toute là, et son âme aussi. Elle le vit franchir le récif, puis se rabattre sur la plage où il aboutit sain et sauf. Alors elle respira plus librement. Quelles épreuves elle venait d'essuyer coup sur coup et quelle terrible journée ! C'était, dans la vie de la jeune femme, une de ces dates qui restent tracées en caractères de feu et que rien ne peut plus effacer ni du cœur ni de la mémoire. Ce fut une date aussi des plus sombres pour Sigismond, qui perdit l'empire ce jour-là et ne devait plus le ressaisir.

XIV.

Cet événement eut des suites bien plus graves qu'on ne le présuait, et amena à quelques mois de là des changements considérables dans la situation des deux familles.

Clémence, la première, en éprouva l'influence et en resta profondément affectée. Cette force déployée pendant la lutte avait tous les caractères d'un excès, et elle s'en ressentit longtemps. Ce n'était pas une maladie caractérisée, mais un état de langueur d'autant plus dangereux que la cause en était moins apparente. Point d'organe atteint, point de lésion sensible, et pourtant la jeune femme ne se rétablissait pas : son visage gardait l'empreinte d'une souffrance qui résistait aux soins les plus ingénieux. Adieu les vives allures et les grâces d'autrefois : Clémence s'était pour ainsi dire transformée. Sa beauté restait la même ; mais elle avait quelque chose de plus calme, de plus sérieux, de plus réfléchi. Cette flamme qui, naguère, répandait autour d'elle de si doux rayons, était devenue un feu intérieur, mêlé d'éclairs et d'ombres : au lieu du rire franc et naïf, qui s'échappait si vo-

lontiers de ses lèvres, on y voyait errer un sourire mélancolique et presque contraint. D'égal qu'il était, son caractère avait tourné au caprice : tantôt elle parlait jusqu'à l'intempérance, tantôt elle se renfermait dans un silence obstiné, comme si, repliée sur elle-même, elle eût écouté avec effroi les révélations de son cœur.

Mais ce changement visible chez la jeune femme n'était rien auprès de celui qui survint dans la santé et dans l'état de son père. Depuis quelques années, le vieux comte luttait contre le poids de l'âge et un mal invétéré. Pour y résister si longtemps, il n'avait pas fallu moins que la solidité de sa constitution, un régime rigoureusement suivi, la vie et l'air des champs, toujours si salutaires, les tendres attentions de ceux qui l'entouraient, enfin l'absence de toute émotion trop vive. Son existence était un de ces phénomènes qui étonnent l'art humain et attestent la puissance de la volonté. Il en avait la conscience ; il se sentait condamné, il comptait ses jours, presque ses heures, il voyait arriver l'instant fatal comme le naufragé voit venir la vague qui doit l'engloutir. Et pourtant il avait tant de goût à la vie, il lui en coûtait tant de quitter sa fille avant que son sort ne fût assuré, qu'il avait réussi jusque-là à se maintenir au nombre des vivants, contre les lois ordinaires de la nature et malgré les arrêts unanimes des médecins.

L'aventure de la plage précipita la crise ; ce fut la goutte d'eau dans un verre déjà plein. Le danger que Clémence avait couru n'était pas une de ces épreuves que le vieillard pût supporter impunément ; il en fut frappé dans les derniers ressorts de la vie. Dès ce jour il déclina avec rapidité, et bien des signes annoncèrent une séparation prochaine. La tête, qui était restée saine pendant que les autres organes s'altéraient, commença à recevoir quelques atteintes. La mémoire faiblit, la sensibilité s'éteignit ; il y eut décadence dans les facultés comme dans les forces. Un sentiment seul semblait survivre à cette décomposition ; c'était l'amour de son enfant et le regret de la quitter. Plus d'une fois une larme furtive mouilla les paupières du vieillard quand il entendait la voix de Clémence. Si elle était près de lui, il ne la perdait pas de vue et semblait prendre intérêt à ses moindres mouvements. On eût dit qu'un secret instinct l'éclairait sur le sort qui attendait la malheureuse victime quand il ne serait plus là.

Dans les conditions fâcheuses où se trouvait le château de Beaupré, il n'y avait plus de place pour la joie et les divertissements. Aussi les relations de voisinage en furent-elles profondément modifiées. Les personnes qui n'y venaient qu'à titre d'invités se contentèrent d'envoyer, de loin en loin, prendre des nouvelles du vieux comte et de sa fille. Les Saint-Pons, seuls ne changèrent rien à leur pied d'intimité ; à raison des circonstances, ils y mirent même plus d'empressement. La marquise et Claire étaient surtout très assidues. Parfois aussi Gaston les accompagnait, et, à étudier son visage, il eût été facile d'y découvrir comme un reflet des sentiments dont Clémence était assiégée, il souffrait de ses douleurs et s'affligeait de son deuil. Pas un mot n'était échangé qui décelât une entente secrète, mais ce que les lèvres n'osaient pas dire les yeux le disaient ; il y avait concert entre ces deux cœurs.

Cependant une influence hostile aux Saint-Pons semblait prévaloir de plus en plus au château et agir de manière à troubler les rapports des deux familles. A mesure que l'intelligence du vieux comte s'éteignait et qu'il avait moins le sentiment de ce qui se passait autour de lui, Sigismond, en sa qualité d'héritier des biens et du nom, prenait davantage des airs de maître, s'emparait des prérogatives de l'emploi et des rênes du gouvernement, rangeait de son parti les valets qui vont toujours du côté des nouveaux visages et s'appliquait à faire régner dans cette enceinte d'autres habitudes et un autre esprit. Le premier essai qu'il fit de cette autorité souveraine, consista en un système de sourdes persécutions et d'avaries subalternes dirigées contre les Saint-Pons. Désormais, quand ils parurent à Beaupré, ils ne trouvèrent plus cet accueil et ces prévenances auxquels le comte les avait accoutumés et qu'ils méritaient à tous les titres. Gaston fut l'objet de procédés qui allaient jusqu'à l'impolitesse : la consigne le désignait pour point de mire ; et c'était parmi les inférieurs, à qui renchérirait.

Ce petit complot ne put échapper à Clémence, et elle ne se méprit pas davantage sur le motif qui l'avait inspiré. Pour en conjurer l'effet, elle adopta sur-le-champ la conduite opposée. A mesure qu'on affectait, vis-à-vis de ses amis de Champclos, plus de froideur et moins d'égards, elle se montra meilleure pour eux, plus empressée et plus attentive à leur plaisir. Elle établissait ainsi une sorte de compensation

Le Numéro Vingt. — V. L. 67. No. 2.

vis-à-vis de Claire et de sa mère ; c'étaient des raffinements de tendresse, des petits soins, des mots si heureux qu'il était impossible de n'en pas être touché. Vis-à-vis de Gaston, elle était naturellement plus contenue ; mais un regard suffisait, et au-delà, pour guérir ces petites blessures de la vanité. D'ailleurs, si elle supportait sans éclat des façons d'agir si indignes d'un gentilhomme, c'était un peu à cause de Gaston. Le cœur plus libre, elle se fit sentir plus forte et eût réveillée l'intelligence de son père pour qu'il châtiât celui qui donnait un tel démenti aux traditions hospitalières de sa maison. Mais elle était juste et sincère par dessus tout, sincère envers elle-même comme envers les autres, et elle admettait que son mari dût prendre des précautions contre elle. Si elle pouvait toujours répondre de ses actes, elle ne pouvait plus répondre au même degré de ses sentiments. Elle restait donc désarmée vis-à-vis de Sigismond, désarmée volontairement et par l'effet des scrupules de sa conscience.

Cependant, les choses empiraient de telle sorte que sa patience était à bout. Chaque jour, Sigismond poussait les mauvais procédés plus loin ; il se comportait de manière à ce que les Saint-Pons fussent obligés de rompre, sous peine d'être atteints dans leur dignité. Ceux-ci pourtant tenaient bon ; ils pénétraient ce calcul et s'efforçaient de le déjouer. Ils se disaient qu'avant d'abandonner ce vieillard moribond et cette jeune femme sans expérience, il fallait épuiser la mesure de ce que des personnes de leur rang peuvent supporter sans déchoir. C'est ainsi qu'ils fermèrent les yeux sur bien des inconvenances et imposèrent silence aux plus légitimes susceptibilités. Pour les deux femmes, l'effort n'avait rien d'excessif ; mais qu'on se figure les révoltes intérieures de Gaston et au prix de quels combats il acheta une résignation, qui n'était ni de son caractère, ni de son âge.

Un jour vint où il s'avoua vaincu. Les Saint-Pons venaient d'entrer dans le salon du château, et Clémence leur en faisait les honneurs. Le vieux comte de Montréal était assis dans un grand fauteuil, devant une croisée d'où l'on pouvait découvrir, au-delà des parterres, les accidents de la vallée de Dardène et les grands bois d'alentour, que l'automne commençait à flétrir et à dépouiller. L'influence de la saison était venue en aide aux ravages du mal et achevait cette œuvre de destruction douloureuse et lente. Dans le regard que le vieillard jetait sur

le paysage, son arrêt, et un arrêt prochain, semblait écrier : point d'expression, point de vie ; tout y était machinal. Le cœur saignait à ce spectacle. Aussi laissait-on le comte dans son coin, sans le fatiguer de questions auxquelles il eût été incapable de répondre. Clémence seule se levait de temps en temps et allait lui donner quelques soins, puis retournait vers son siège et se mêlait à l'entretien. Ce fut au milieu de circonstances semblables, qu'un matin Sigismond parut dans le salon. Était-il plus mal disposé que de coutume ? Ne s'attendait-il pas à y rencontrer les Saint-Pons, et éprouvait-il, à les voir, un sentiment d'humeur dont il ne put se rendre maître ? Ou bien, était-ce calcul de sa part, et, croyant l'heure venue, voulait-il s'affranchir des derniers ménagements ? Il y eut un peu de tout cela dans les motifs de cette détermination et il se composa un maintien en conséquence. À l'aspect des Saint-Pons, il recula comme si leur rencontre eût été pour lui une surprise et un désappointement, puis, se ravisant, il alla vers eux, s'inclina devant les dames et sortit sans saluer Gaston. Celui-ci pâlit et un éclair de colère brilla dans ses yeux ; cependant il se contenta. Deux larmes roulèrent dans les yeux de Clémence. Il n'y eut pas jusqu'au vieillard qui ne parût recevoir de cette scène une impression dont on ne le croyait plus susceptible ; son regard s'attacha à Sigismond avec une fierté indignée, et il essaya de se soulever sur son fauteuil ; mais, trahi par ses forces, il y retomba lourdement et comme foudroyé.

Comme on le pense, la visite ne se prolongea pas ce jour-là. La marquise et sa fille se levèrent, et à la chaleur de leurs adieux, Clémence put juger qu'elle les voyait à Beaupré pour la dernière fois. Gaston se renfermait dans une tristesse silencieuse ; l'affront essuyé lui pesait moins que la séparation ; il pouvait oublier l'un, il ne s'accoutumait pas à l'autre, Clémence eut pitié de lui ; ce qu'elle n'eût pas accordé à ces instances, elle l'accorda à une douleur si vraie. Au moment où ils allaient se quitter, elle ménagea les choses de manière à se trouver un instant seule avec lui, et lui prenant la main avec une exaltation contenue :

— Gaston, lui dit-elle, on peut vous chasser de cette maison ; on ne vous chassera pas de mon cœur.

Il se fit, à ces mots, une révolution sur le visage du jeune homme ; à peine pouvait-il croire à ce qu'il entendait ; son cœur battait à briser

sa poitrine, ses jambes fléchissaient, sa voix tremblait.

— Merci, Clémence, dit-il, ému jusqu'aux larmes ; voilà qui me venge bien.

Des témoins étaient là ; il fallut en rester sur cet aveu et sur cet engagement. Demeurée seule, Clémence s'effraya de ce qu'elle avait fait et en mesura la gravité. Tout semblait se conjurer pour la perdre : les hommes et les événements ; elle venait de jouer son repos pour la réparation d'une injustice. Si jeune, être déjà entraînée si loin ! Commencer la vie sous des auspices si fâcheux ! Porter le poids d'un secret et n'être plus pure d'intention ! À cette pensée, il se fit un retour dans son âme, et elle en arriva à regarder comme une faveur du ciel la rupture que devaient amener les mauvais procédés de Sigismond.

XV.

Dans la nuit même, le château de Beaupré fut le théâtre d'une scène de deuil, qui n'en fut pas moins douloureuse pour être prévue.

Vers deux heures du matin, le valet de chambre qui veillait près du comte donna l'alarme dans la maison. Une crise venait de se déclarer, et, à la violence des accidents, on pouvait deviner que ce serait la dernière. En un instant, la famille et les gens se trouvèrent sur pied, Clémence avant tout le monde. Un exprès fut envoyé à Fécamp pour en ramener le médecin, et on suivit en attendant les instructions qu'il avait laissées. Aucun soin ne fut négligé pour adoucir le mal jusqu'au moment où l'on pourrait employer des moyens plus énergiques. Clémence y présida et personne ne s'y entendait comme elle. Dans le cours de cette longue maladie, elle avait appris à en connaître les symptômes et à en prévenir les effets ; cette fois seulement ils dépassaient en gravité tout ce qu'elle avait observé jusque là, et ses inquiétudes étaient au comble. Contre l'ordinaire, le vieillard était sorti de la léthargie qui pesait sur lui depuis quelques mois. Ses mouvements étaient plus libres, son cerveau se dégagait, sa langue aussi. Mais une fièvre ardente, accompagnée de délire, s'acharnait sur son corps affaibli et donnait d'autres sujets d'alarme. Des mouvements brusques, des paroles entrecoupées signalaient un combat intérieur et, ressemblaient à un commencement d'agonie. Il est à croire que le médecin en jugea ainsi, car son premier mot fut un

de ces arrêts que le cœur comprend. Il conseilla à Clémence de s'éloigner. C'était mal juger le caractère de la jeune femme ; le spectacle de la mort n'avait rien qui l'effrayât, et si pénible que fût ce devoir, elle déclara qu'elle l'accomplirait jusqu'au bout et ne quitterait pas le chevet de son père. Elle voulait recueillir sa dernière parole et son dernier regard. Devant une volonté si ferme et un désir si pieux, personne n'insista plus.

De toute la journée aucun changement ne se manifesta dans l'état du malade. La fièvre ne cédait pas et livrait de tels assauts à ces organes épuisés, qu'il était difficile de comprendre comment ils y résistaient encore. Dans les moments lucides, et quand le mal lui laissait un peu de répit, le comte étendait le bras hors du lit et cherchait la main de sa fille ; il paraissait plus calme dès qu'il la tenait. De tout autre il n'acceptait ni ne prenait rien ; Clémence seule obtenait de lui qu'il se soumit à des prescriptions, dont, mieux que personne, il savait l'impuissance et l'inutilité. Parfois, il essayait de lui parler et ne trouvait que des idées incohérentes et des mots sans signification. Ce qui dominait, c'était les souvenirs récents, et surtout cette aventure de la plage, qui avait laissé des traces profondes dans son esprit. Puis, à bout d'efforts, il portait la main de sa fille à ses lèvres, et retombait ensuite languissamment sur ses coussins.

Vers le soir pourtant, une modification se déclara et tellement sensible, qu'à part les hommes de l'art, tout le monde l'eût prise pour un retour à la vie. C'était la dernière lueur d'une lampe qui s'éteignait, la minute de grâce que le ciel accorde presque toujours aux mourants. Plus de fièvre, plus de signes de douleur ; l'œil était calme, le front serein, la tête saine comme dans les meilleurs jours ; sur les lèvres siégeait un sourire plein de douceur et de résignation. Le comte voyait sa fin approcher ; il voulait bien remplir les moments qui lui restaient. Sur ses ordres, on l'arrangea dans son lit avec un certain appareil, et comme c'était d'usage pour les seigneurs de sa maison. Aucun Montréal n'eût quitté ce monde sans prendre congé des siens quand il le pouvait. Toutes les personnes attachées au service du comte, se succédèrent devant ce lit pour recevoir, avec son adieu, un témoignage d'intérêt. La scène fut touchante et rien n'y sentit l'effort ; des larmes sincères furent versées. Le comte était bon pour ses

gens, et beaucoup d'entr'eux avaient vieilli dans sa maison. Ils savaient ce qu'ils perdaient ; ce qui les attendait, ils l'ignoraient, ou plutôt, avec la perspicacité habituelle du subordonné, avaient-ils déjà pris la mesure de leur nouveau maître.

Cet acte accompli, le comte resta seul avec son gendre et sa fille. De toutes ces épreuves, celle-là était la plus douloureuse. Il allait les confondre dans un adieu commun, rappeler à l'un ses devoirs de race, répandre sur la tête de l'autre ses meilleures bénédictions. Le temps pressait ; le mal, un moment interrompu, avait repris sa marche et ne devait plus désarmer. À peine la voix était-elle distincte. Le comte s'adressa d'abord à son gendre, et lui prenant le bras avec un air d'autorité :

— Sigismond, lui dit-il, vous êtes mon ouvrage ; Dieu veuille que vous ne soyez pas une de mes erreurs. J'aurais pu transporter dans une autre maison les biens que je vous laisse ; en fait de grandes alliances, je n'avais que l'embarras du choix. C'est vous que j'ai préféré ; c'est à vous que j'ai confié ce que j'ai eu de plus cher au monde. Voilà un titre qui doit protéger cette enfant : me promettez-vous de vous en souvenir ?

— Oui, mon oncle, je vous le promets.

— Il me faut plus qu'une promesse, Sigismond ; il faut que vous me le juriez sur votre honneur.

— Sur mon honneur, je vous le jure.

— C'est bien ; je meurs rassuré. Vous allez être le seul à porter le nom des Montréal, et vous savez si ce nom a été porté par des hommes loyaux et qui tenaient à leur parole. Le bonheur de ma fille est sous la sauvegarde de votre honneur, Sigismond, et il n'y a jamais eu de parjure parmi les nôtres. Vous ne voudriez pas être le premier.

— Soyez tranquille, comte.

— Je le suis aussi : donnez-moi votre main, et toi la tienne, Clémence ; que je vous bénisse tous deux. Adieu, mes enfants.

C'était seulement au prix d'un grand effort que le vieillard avait pu arriver au bout de cette scène ; sur les derniers mots sa tête s'affaissa sur le chevet, et un moment on put croire qu'il allait exhaler son dernier soupir. Cependant, quoique les yeux fussent fermés, la main s'agitait dans le vide, comme si elle eût voulu se rattacher à un objet qui lui échappait ; ce fut la main de Clémence qu'elle rencontra :

— Ah ! c'est toi, dit le vieillard ; bien, bien, tu es toujours là ! Je puis partir maintenant ; je meurs sans regret. Adieu, mon enfant.

Il s'éteignit là-dessus ; son bras retomba comme une masse inerte ; son visage prit les tons de l'ivoire ; plus de mouvements, plus de souffle, plus de pouls ; il était mort, Clémence poussa un cri de douleur, et prosternée aux pieds du lit, y resta long-temps en prières ; il fallut presque user de force pour l'en arracher.

Quant à Sigismond, il ne semblait pas d'humeur à s'affecter outre mesure de l'événement.

— Enfin, je suis le maître, s'écria-t-il ; le maître, et je le ferai voir.

Voilà l'oraison funèbre qu'il prononça sur ce corps à peine refroidi, voilà comment il s'acquittait envers le défunt et se préparait à tenir ses serments.

XVI.

Cette mort eut, pour le château de Beaupré, le caractère d'un changement de règne. Rien n'y fut maintenant sur le pied d'autrefois ; dans les grandes comme dans les petites choses, le nouveau comte voulut faire reconnaître sa main : une portion de la domesticité, soit attachement, soit habitude, inclinait du côté de la fille des anciens maîtres. Peu à peu, Sigismond sut mettre à l'écart ces serviteurs suspects pour ne l'entourer que de créatures à lui. Par de brusques exécutions ou des faveurs soudaines, il s'attacha à rendre manifeste que tout désormais relevait exclusivement de son autorité, et qu'il n'y avait de mot d'ordre à recevoir que de sa bouche. Ce qui résista fut brisé, ce qui s'inclina fut élevé ; c'est l'histoire de toutes les révolutions de palais et de toutes les variations de régimes.

Comment Clémence aurait-elle lutté contre des plans si ingénieusement conçus et si hardiment exécutés ! La mort de son père avait jeté dans son cœur un tel deuil, et un tel trouble dans son esprit, qu'à peine savait-elle ce qui se passait autour d'elle. Retirée dans ses appartements, elle laissait les choses aller leurs cours, sans songer à s'y ménager une part, ni s'inquiéter des empiétements qui se poursuivaient à son préjudice. Qu'on lui tendit des pièges, qu'on l'enfermât dans un cercle de plus en plus étroit, qu'on s'efforçât de la désarmer et de la tenir en échec par des combinaisons savantes, peu lui importait. Elle n'avait de goût ni pour la lutte,

ni pour la domination. Son mari était donc libre d'agir comme il le voudrait ; il n'aurait ni d'objections à essayer, ni de révoltes à craindre. Le champ était libre devant lui.

Cette inertie servait les desseins du comte Sigismond. Non pas qu'il eût reculé devant une résistance ; mais une abdication l'arrangeait mieux. Il se hâta de mettre le temps à profit. Son premier soin fut d'isoler la jeune femme des relations qui lui portaient ombrage, et d'élever une barrière infranchissable entre les Saint-Pons et les Montréal. Ce n'était pas assez qu'il régnât du froid, il fallait rompre ouvertement. Dès que l'occasion s'en présenta, ce plan reçut son exécution. Quelque motif qu'eussent les Saint-Pons de rester sur la réserve, ils crurent, à la mort du vieux comte, que leurs griefs devaient s'effacer devant cet événement, et qu'avant tout il fallait songer à Clémence. La marquise et Claire accoururent donc à Beaupré, dès que la fâcheuse nouvelle leur fut parvenue. Ni l'une ni l'autre n'imaginaient qu'une consigne formelle les arrêterait à la porte du château. C'est pourtant ce qui arriva. En dépit de leurs instances, elles ne furent point reçues, et les valets y ajoutèrent les façons et les airs à leur usage, quand ils se voient appuyés par leurs maîtres. Ni Claire, ni la marquise ne se trompèrent sur le sens de cette nouvelle avanie, ni sur la main d'où elle partait. Elles se retirèrent avec plus de douleur que de dépit, plaignant Clémence et ne se ressentant que plus disposées à l'aimer.

Ce que Sigismond en faisait n'était pas la conséquence de son caractère, ni d'un besoin d'isolement ; on aurait tort aussi de mettre sur le compte de son éducation les inconvenances de sa conduite. Il obéissait en cela à un sentiment impérieux, dont il était à la fois la victime et l'esclave. Il doutait de Clémence, et ce doute remontait aux premiers jours de leur union ; il lui semblait qu'elle ne s'était pas toute donnée à lui, et tenait en réserve pour ainsi dire la meilleure part d'elle-même. De là ce changement d'humeur, d'habitudes et de manières ; de là ces caprices et ces violences comme s'en permettent seuls les hommes mal élevés et qui jureraient avec son nom et son rang. Peut-être eût-il été mieux inspiré en suivant la marche contraire ; peut-être eût-il reconquis, à force d'égards, le terrain qui lui était interdit, et obtenu davantage d'un excès de confiance que d'un soupçon aveugle et injurieux. La fatalité s'en mêla ; des

deux voies il choisit la plus mauvaise, et comme si tout se fût conjuré contre lui, le ciel lui refusa un enfant qui eût jeté dans son intérieur une diversion salutaire. Ainsi s'expliquent ces consignes rigoureuses données aux gens de la maison. Le nouveau comte voulait rompre avec le passé et faire le vide autour de sa femme.

Cependant, toute résignée qu'elle fût, une pareille situation ne pouvait se prolonger sans amener, sinon un éclat, du moins un échange d'explications. Quand la première période de deuil fut passée et que Clémence eût donné à la mémoire de son père toutes les larmes dont il était digne, il se fit en elle un retour vers les choses de ce monde, insensible d'abord, ensuite plus marqué. Alors seulement, elle fut frappée d'un sequestre dans lequel on la tenait et de cette solitude qui régnait à ses côtés. Elle se demanda comment les Saint-Pons avaient pu la délaisser dans un pareil moment, et si vraiment ils avaient poussé jusque là les représailles. Trop fière pour s'adresser ailleurs, ce fut à son mari qu'elle demanda ce que cela signifiait. Sigismond n'essaya pas d'atténuer le coup ni de se retrancher dans des subterfuges ; résolu comme il l'était à faire prévaloir sa volonté, il fut sincère jusqu'à la brutalité :

— Les Saint-Pons, dit-il ; tout est fini entre eux et nous.

Clémence pâlit, mais se contint :

— Fini ? dit-elle.

— Bien fini, répliqua Sigismond.

L'accent qu'il y mit ajoutait encore à ces mots un commentaire significatif. La jeune femme n'insista que pour obtenir un renseignement :

— Ils sont venus ? dit-elle.

— Oui, répondit son mari.

— Et que leur a-t-on dit ?

— On ne les a pas reçus.

C'était net et franc ; aussi Clémence ne poussa-t-elle pas ses questions plus loin. La mesure avait été prise contre elle ; les hostilités étaient ouvertes. Il ne lui vint dans la pensée ni de se plaindre, ni de lutter ; la plainte eût été indigne d'elle et la lutte inutile. Mais, s'il eût pu lire dans son cœur, Sigismond eût été effrayé des sentiments qu'il s'y éveillaient. Clémence se souvenait de ce serment solennel prêté sur le lit d'un mourant et à l'heure de l'agonie ; elle se demandait comment un Montréal pouvait se donner des démentis si prompts. Point d'illusion, son père ne lui avait donné ni un com-

pagnon, ni un appui, mais un maître. Elle plia et attendit.

Cependant Gaston ne pouvait s'accoutumer au vide qui s'était fait dans sa vie. Ne plus voir Clémence lui semblait un sacrifice au dessus de ses forces et une peine à laquelle il ne résisterait pas. C'était sa première et sainte affection, la seule femme qui eût éveillé chez lui un sentiment passionné. Jeune comme il l'était, il n'y attachait aucune pensée de séduction dans le sens ordinaire du mot ; il n'entendait pas jouer le rôle d'un homme à bonnes fortunes ; son âge et son caractère y répugnaient. Il aimait pour aimer, pour être aimé peut-être, rien au-delà. Un regard, un mot de Clémence suffisaient à son bonheur, et sa journée était remplie quand il les avait obtenus. Si on lui avait dit qu'il existait des joies plus grandes, il ne l'aurait pas cru ; mais, à en être privé, il se sentait déperir.

Aussi ne demeura-t-il pas inactif devant l'interdit qui le frappait. Si le comte Sigismond avait une police à ses ordres, Gaston eût bientôt trouvé les moyens de déjouer les espions. Il était aimé et connu des gens du château, le comte en était craint seulement. En apparence, celui-ci était obéi, en secret on servait Gaston, toujours prompt aux largesses. Complot innocent et dans lequel Claire et la marquise étaient de moitié ! Il s'agissait d'avoir des nouvelles de la comtesse, d'être informé de ce qu'elle faisait, de savoir comment elle supportait l'épreuve que le ciel lui avait envoyée. C'était un bulletin de santé, avec tous les détails possibles, et jamais ce bulletin ne manqua. Ainsi, les relations entre Beaupré et Champelos étaient moins rompues que ne le croyait Sigismond. L'ennemi avait des intelligences dans la place.

Gaston n'était pas d'humeur à s'en tenir là ; il voulait revoir Clémence, fût-ce de loin échanger avec elle un regard, recueillir un de ces sourires qui le rendaient si heureux. La saison s'avavançait, et déjà on parlait de rentrer à Paris ; il n'y avait pas un jour à perdre.

Le château de Beaupré se composait de deux parties l'une ouverte, qui comprenait le domaine en exploitation ; l'autre, entourée de murs et dans laquelle se trouvaient le château, les jardins, un vaste parc planté d'arbres centenaires. L'accès de cette dernière partie n'était facile qu'à ceux qui y pénétraient à titre régulier. Les murailles étaient très hautes, et le château